

# ORIGINES ET FORMATION

## (1912-1939)

### UNE FAMILLE PEU ORDINAIRE

Michel Debré naît le 15 janvier 1912 à Paris, rue de Solférino, dans une famille bourgeoise<sup>1</sup>. Son père, Robert Debré<sup>2</sup>, pédiatre dont la renommée sera bientôt mondiale, est le fils de Simon Debré, un rabbin originaire du Bas-Rhin, qui a quitté l'Alsace à la suite de la défaite de Sedan de 1870, et de Marianne Trelen, fille du grand rabbin Léon Trelen, directeur de l'École rabbinique de France. La mère de Michel Debré, Jeanne Debat-Ponsan, est la fille d'Édouard Debat-Ponsan, un peintre réputé, d'origine toulousaine<sup>3</sup>. Deux des œuvres de ce dernier sont restées à la postérité : un portrait équestre du général Boulanger et la *Vérité sortant du puits*, un tableau destiné à rendre hommage à l'engagement d'Émile Zola au moment de l'affaire Dreyfus ; épisode qui a d'ailleurs amené le peintre à rompre avec sa famille, profondément catholique, et à monter à Paris. Après des études de médecine, Jeanne Debat-Ponsan est l'une des trois premières femmes internes des hôpitaux de Paris, et elle deviendra même, fait exceptionnel pour l'époque, chef de clinique.

---

1. Voir en annexe l'arbre généalogique simplifié de Michel Debré.

2. Cf. *Hommage au professeur Robert Debré, 1882-1978*, Grasset & Fasquelle, 1980.

3. Cf. Paul Ruffié, *Debat-Ponsan (Toulouse 1847-Paris 1913)*, Privat, 2005.

En 1908, elle épouse Robert Debré, malgré le choc que peut constituer pour la famille de ce dernier, fils et petit-fils de rabbin, une union en dehors de sa communauté. Elle meurt brutalement en 1929, laissant trois enfants; Michel, l'aîné, alors âgé de dix-sept ans; Claude, une jeune fille de seize ans, qui sera à son tour médecin et épousera en 1942 le chirurgien Philippe Monod-Broca; et enfin Olivier Debré, né en 1920, qui deviendra un peintre abstrait réputé, à qui l'on doit notamment le rideau de scène de la Comédie-Française ou celui de l'opéra de Hong Kong<sup>1</sup>.

L'influence de Robert Debré sur son fils aîné étant absolument fondamentale, il est indispensable, aussi difficile que cela puisse être, de résumer en quelques lignes une vie aux multiples facettes.

Après avoir abandonné ses études de philosophie, le fils du rabbin Simon Debré se tourne vers la médecine, où il va connaître une prestigieuse carrière. Reçu en 1906 à l'internat des hôpitaux de Paris, il prend au début des années 1920 la direction de l'Hôpital des enfants malades, où il fonde les bases de l'école française de pédiatrie. Tout à la fois chercheur, professeur de faculté et clinicien, il démontre l'inanité de la transmission héréditaire de la tuberculose de l'enfance, et pressent le virage de la médecine vers la biologie en introduisant la recherche à l'hôpital. Professeur de bactériologie clinique à la faculté de médecine de Paris, il atteint le sommet de la hiérarchie professionnelle en étant élu en 1933 à l'Académie de médecine.

Parmi ses innombrables patients, issus de tous les milieux, se trouvent des enfants de la meilleure société, si bien que Robert Debré, malgré un emploi du temps surchargé, se trouve régulièrement invité dans les salons du Tout-Paris, où, accompagné parfois de son fils aîné Michel<sup>2</sup>, il côtoie Georges Duhamel, André Maurois, Paul Valéry, Julien Benda, Jean Giraudoux, Anna de Noailles, l'abbé Mugnier, le duc de Castries, la princesse Bibesco, ou encore Édouard de Rothschild, sans oublier quelques membres de la classe politique de l'époque.

Mais l'œuvre du médecin ne saurait faire oublier ses engagements civiques. Ayant perdu très tôt la foi religieuse, Robert Debré a nourri

---

1. Plusieurs livres lui ont été consacrés. Voir par exemple : Éric de Chassey, Lydia Harambourg, *Olivier Debré*, Expressions contemporaines, 2007.

2. Cf. Vincent Debré, *Petits Souvenirs d'une grande histoire*, Michalon, 2009, p. 48.

durant toute sa vie une violente passion pour la République et la patrie qui ont, un siècle plus tôt, émancipé ses aïeux juifs alsaciens. Côté dans sa jeunesse aussi bien Abel Ferry, le neveu de Jules, que l'écrivain Charles Péguy, Robert Debré a été un fervent dreyfusard. Nul doute qu'il ait transmis à son fils, dès son plus jeune âge, son ardente fibre patriotique et son respect presque mystique pour la République de Ferry, Gambetta et Clemenceau, ce régime parvenu dans ses débuts à allier grandeur nationale et autorité de l'État ; soit les deux piliers de ce qui deviendra la pensée politique de Michel Debré, l'essence même de son futur gaullisme.

Combattant de la Première Guerre mondiale, Robert Debré est nommé, lors de la Seconde, médecin consultant au quartier général, avec le grade de lieutenant-colonel. Sous l'Occupation, bien que relevé par décret du 5 janvier 1941 des interdictions définies dans le statut des juifs élaboré par Vichy en octobre 1940, il est écarté de ses tâches d'enseignement<sup>1</sup> et, en 1943, de ses fonctions de chef de service. À cette date, il entre dans la clandestinité, devient vice-président du comité médical de la Résistance et président du Front national des médecins<sup>2</sup>. Dans ce cadre, il rédige un rapport sur « l'organisation de la profession médicale et la réforme de l'enseignement de la médecine », dont nombre de conclusions seront mises en œuvre plus tard, à commencer par la grande réforme hospitalo-universitaire qu'il appartiendra à son fils, devenu Premier ministre, de mettre en application.

Il est impossible de résumer en quelques pages l'influence tout à fait considérable que Robert Debré a eue sur son fils, entretenant avec lui, tout au long de sa vie, une relation très étroite dont témoigne une abondante correspondance. Parmi les innombrables dettes du fils à l'égard de son père, que nous aurons l'occasion de rappeler tout au long de ce livre, citons d'emblée la sensibilisation aux questions démographiques, puisque Robert Debré devient à la Libération président du

---

1. Cf. Stéphanie Corcy-Debray, « Jérôme Carcopino et les lois d'exception », in *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 49-4, octobre-décembre 2002, p. 99-100.

2. Ses activités clandestines lui vaudront de recevoir la médaille de la Résistance par un décret du 24 avril 1946. Son fils aîné, Michel, obtient la même décoration, par un décret paru le lendemain.

comité technique de l'Institut national d'études démographiques (INED), et qu'il se trouve également à l'origine du Haut Comité consultatif de la population et de la famille mis en place par le général de Gaulle.

Robert Debré s'éteint en 1978, à l'âge de 95 ans, comblé d'honneurs et unanimement respecté<sup>1</sup>.

## UN JEUNE TECHNOCRATE

Michel Debré passe les quatre années de la Grande Guerre à Nazelles, en Touraine, chez ses grands-parents maternels, car son père est alors mobilisé, et sa mère exerce la médecine à Paris. C'est donc l'instituteur du village qui lui apprend à lire et à écrire, avant qu'il ne poursuive, après guerre, sa scolarité dans la capitale. Il fréquente dès lors le lycée Montaigne puis le lycée Louis-le-Grand, où il est un élève plutôt moyen.

Après avoir brièvement songé à suivre l'exemple de son père, Michel Debré, devenu bachelier en 1928, s'oriente vers la faculté de droit et l'École libre des sciences politiques, un établissement privé qui forme alors les principaux cadres de la haute administration française et est essentiellement fréquenté par les fils de la grande bourgeoisie parisienne. Rue Cujas et rue Saint-Guillaume, l'étudiant Debré, devenu le travailleur acharné qu'il restera toute sa vie, est partagé entre une frustration face à des études qu'il juge trop théoriques et un intérêt réel pour certains cours dispensés par de prestigieux professeurs. Parmi ceux-ci se distinguent des juristes éminents, comme Henri Capitant, le père de René Capitant, ou encore Joseph Barthélemy, dont les fonctions de ministre de la Justice sous Vichy feront oublier qu'il était dans les années 1930 l'un des professeurs de droit constitutionnel les plus éminents de son époque. Michel Debré suit aussi, rue Saint-Guillaume, les cours de René Mayer, qui deviendra président du Conseil sous la IV<sup>e</sup> République. Sans oublier le grand historien libéral, Élie Halévy, connu pour sa monumentale *Histoire du peuple anglais au XIX<sup>e</sup> siècle*,

---

1. Son autobiographie, *L'Honneur de vivre*, publiée en 1974, fut un succès de librairie.

qui exerce alors une influence considérable sur plusieurs générations d'étudiants des Sciences politiques<sup>1</sup>.

Après avoir devancé l'appel en octobre 1931 et effectué son service militaire à l'école de cavalerie de Saumur, dont il sort major, Michel Debré se lance à la fin de 1932 dans la préparation d'une thèse de droit sur « l'artisanat, classe sociale<sup>2</sup> », sous la direction de Roger Picard, un spécialiste des questions ouvrières. Il soutient cette thèse le 1<sup>er</sup> mars 1934 et en publie deux ans plus tard un résumé dans la revue *L'Homme nouveau*<sup>3</sup>, une publication d'inspiration planiste fondée par Georges Roditi, et à laquelle collabore régulièrement son mentor Pierre Laroque, spécialiste des questions sociales<sup>4</sup>. Ce dernier fréquente beaucoup, au milieu des années 1930, les cercles « non conformistes » qui militent pour une réforme de l'État, que ce soit les amis de Jules Romains réfléchissant au fameux « plan du 9 juillet », ou encore les polytechniciens de « X-Crise », gravitant autour de Jean Coutrot. Pierre Laroque prendra ensuite ses distances à l'égard de cénacles dont il déplore le manque de perspectives concrètes<sup>5</sup>.

La thèse de Michel Debré, qui compte 368 pages, ne manque pas d'intérêt. En effet, si le biographe doit toujours prendre garde de ne pas céder aux démons de la téléologie en lisant le passé d'un individu à la lumière de la suite de son existence, force est pourtant de constater qu'un certain nombre des analyses développées dans cet ouvrage, à défaut d'être très originales, ne sont pas sans annoncer quelques-uns des principes auxquels Michel Debré restera attaché tout au long de sa vie politique. Ainsi, analysant « le réveil social et politique des artisans<sup>6</sup> », c'est-à-dire la transformation de l'artisanat en une classe sociale consciente de ses intérêts spécifiques, et dès lors très soucieuse de les défendre auprès des pouvoirs publics, le jeune juriste s'interroge à l'issue de son travail pour savoir si l'État libéral est assez fort pour

1. Cf. Jean-Marcel Jeanneney, entretien avec l'auteur, 5 mai 2010.

2. Michel Debré, *L'Artisanat, classe sociale. La notion d'artisan. La législation artisanale*, Dalloz, 1934.

3. *L'Homme nouveau*, n° 24, 1<sup>er</sup> février 1936 et n° 25, 1<sup>er</sup> mars 1936.

4. Gérard Brun, *Technocrates et Technocratie en France (1914-1945)*, Albatros, 1985, p. 38.

5. Cf. *Hommage à Pierre Laroque*, Journée d'études au Sénat, 7 mars 2001.

6. Michel Debré, « L'Organisation de l'artisanat », *L'Homme nouveau*, n° 25, 1<sup>er</sup> mars 1936.

affirmer la supériorité de l'intérêt général, au-dessus des intérêts corporatistes qui l'assaillent :

*On peut craindre de voir l'État étendre son activité au-delà de ses limites naturelles; on peut craindre aussi de voir les différentes classes de la société se dresser les unes contre les autres. [...] Depuis de longues années déjà, est oublié l'enseignement des Constituants et des Conventionnels qui ne voulaient pas qu'entre l'État et les citoyens, puissent s'interposer des corporations dont l'existence même implique, au profit de leurs membres, certains privilèges. [...] La société se divise ainsi en catégories distinctes et souvent hostiles : chacune d'elles entend surveiller la marche des affaires publiques et acquérir de nouvelles prérogatives. [...] Il appartient au législateur, en brisant les coalitions égoïstes, d'affirmer la supériorité de l'intérêt général [...]*<sup>1</sup>.

Ces années de formation sont aussi l'occasion pour Michel Debré, qui est déjà le lecteur assidu et passionné qu'il demeurera tout au long de son existence, de découvrir, par-delà les grands classiques de la science politique comme Montesquieu, Machiavel ou Renan, des auteurs contemporains aussi différents que Raymond Carré de Malberg, Guglielmo Ferrero, Ortega y Gasset ou encore Walter Lippmann, qui influenceront durablement sa pensée<sup>2</sup>. Mais pour parfaire sa connaissance du monde, Michel Debré, à l'exemple de son père, effectue aussi un voyage au Royaume-Uni, afin de voir de près le fonctionnement des institutions britanniques, dont il restera à jamais un bon connaisseur et un fervent admirateur. Nous aurons souvent l'occasion d'y revenir.

En décembre 1934, après des mois d'un travail acharné au sein d'une « écurie » dirigée par Pierre Laroque, Michel Debré est reçu major d'une courte promotion à l'un des concours les plus prestigieux et les plus difficiles de la République : l'auditorat du Conseil d'État.

---

1. Michel Debré, *L'Artisanat, classe sociale...*, op. cit., p. 343-344.

2. Cf. Silvano Aromatorio, *La Pensée politique et constitutionnelle de Michel Debré*, LGDJ, 2006, p. 27-41.

Ce succès lui ouvre grand les portes de la haute fonction publique et lui vaut comme cadeau, de la part de son père, une édition rare de la célèbre conférence prononcée par Ernest Renan en 1882 : *Qu'est-ce qu'une nation ?* Michel Debré citera ce texte à d'innombrables reprises tout au long de sa carrière, mais il doit aussi à son père d'avoir lu *La Réforme intellectuelle et morale*<sup>1</sup>, une autre œuvre célèbre de Renan qui, comme nous le verrons, influencera grandement ses écrits aux lendemains de la débâcle de juin 1940.

Si Michel Debré accède à vingt-trois ans à ce que certains appelleront plus tard la « noblesse d'État<sup>2</sup> », l'intense charge de travail qu'a représentée la préparation d'un concours ultra-sélectif fait qu'au mitan des années 1930 le jeune homme semble bien n'avoir aucun engagement politique, à une époque pourtant où les passions s'exaspèrent. Évoquant dans ses mémoires le « grand égoïsme de qui travaille dur pour atteindre son objectif », il se souviendra un demi-siècle plus tard : « Pour réussir, je m'enferme et me referme<sup>3</sup>. » Même les violentes manifestations antiparlementaires du 6 février 1934, qui ont tourné à l'émeute et ont paru à nombre de ses contemporains menacer jusqu'à l'existence de la République, ne le font « pas quitter [s]a table de travail<sup>3</sup> ».

Nommé auditeur de 2<sup>e</sup> classe au Conseil d'État le 18 décembre 1934, Michel Debré épuise très vite les joies du contentieux administratif, et entame bientôt une carrière d'expert économique. En effet, dès l'automne suivant, il rejoint Alexandre Parodi, son aîné, au Palais-Royal, chargé d'animer un *Comité d'études pour l'adaptation du régime douanier*, qui deviendra en 1936 le *Comité de révision douanière*, et dont l'objet est de « supprimer une partie des contingents qui s'étaient multipliés à partir de 1932, et qui avaient construit une muraille de Chine autour des principales industries françaises<sup>4</sup> ». À cette occasion, Michel Debré

---

1. Michel Debré, *Trois Républiques pour une France, Mémoires*, t. I, *Combattre (1912-1945)*, Albin Michel, 1984, p. 84.

2. Cf. Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État. Grandes Écoles et esprit de corps*, Minuit, 1989.

3. Michel Debré, *Mémoires*, t. I, *op. cit.*, p. 86.

4. *Revue d'économie politique*, novembre-décembre 1955, Charles Rist, « Notice biographique », p. 1040.

peut compléter sa culture économique en côtoyant des sommités universitaires comme Charles Rist, et en participant activement à la rédaction, en juin 1936, d'un rapport sur le commerce extérieur. Celui-ci préconise la suppression graduelle des contingents et le retour aux droits de douane, ce qui est une façon de mettre en garde contre les dangers d'un protectionnisme irréfléchi, tout en reconnaissant la nécessité pour un pays de se prémunir contre des concurrences abusives. Rédigé à une époque où l'ambiance générale est à la fermeture des frontières<sup>1</sup>, ce texte prudent et nuancé annonce d'une certaine manière la position pragmatique qui sera toujours celle de Michel Debré face à la question du libre-échange, si propice au dogmatisme, d'un côté comme de l'autre.

C'est aussi l'époque où le tout jeune haut fonctionnaire rencontre celle qui va bientôt devenir son épouse. En février 1935<sup>2</sup>, au bal de l'École libre des sciences politiques, il fait en effet la connaissance d'Anne-Marie Lemaesquier, la fille de Charles Lemaesquier, un illustre architecte, qui a notamment participé à l'édification de la gare d'Orsay. Au fil des mois, ils se rencontrent de plus en plus fréquemment, et, l'année suivante, ils jouent même ensemble sur scène, dans *Le Plus Heureux des trois*, une comédie d'Eugène Labiche, un auteur fort prisé du jeune auditeur au Conseil d'État, alors passionné de théâtre, au point de s'essayer lui-même à la rédaction d'une pièce et de rêver de devenir dramaturge. Le 19 décembre 1936, Michel Debré et Anne-Marie Lemaesquier se marient. De leur union naîtront quatre fils : Vincent, né en 1939 ; François, né en 1942 ; et des jumeaux, Bernard et Jean-Louis, qui voient le jour en 1944.

Bien entendu, si durant cette période ô combien riche en événements dramatiques, le jeune Michel Debré ne pratique aucune activité militante, il ne se désintéresse pas pour autant des évolutions du monde et de la vie politique française. Il est même directement initié à cette

---

1. Cf. Alfred Sauvy, *Histoire économique de la France entre les deux guerres (1931-1939)*, t. II, Fayard, 1967, p. 449-450.

2. Cf. Vincent Debré, *op. cit.*, p. 51.